

Article

« Besoin de philosophie? »

Mathieu Lacourse et Sylvain Goudreault

Horizons philosophiques, vol. 8, n° 2, 1998, p. 117-122.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801078ar>

DOI: 10.7202/801078ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

BESOIN DE PHILOSOPHIE?*

La conjoncture créée par l'individualisme dans la société québécoise, ainsi que l'explosion de la capacité et de la rapidité des communications (ne citons que l'Internet) forment en quelque sorte un paradoxe qui laisse une insatisfaction, un manque à combler. L'indécision, les doutes, la crainte de se retrouver seul face à un monde hostile amènent le besoin de partager nos opinions, de confronter les idées et les concepts; besoin qui se verra comblé par la création d'un groupe de discussion au Québec, que l'on nommera café philosophique à cause de la tradition déjà existante en Europe. À la suite de quelques longues discussions et de lectures, (telle la revue française *Le monde de l'éducation de la culture et de la formation*, «Philosophie» janvier 1997, n° 244), nous avons posé la première pierre, et avons avec le temps réussi à bâtir les fondations de notre groupe philosophique.

En effet, la plupart des cours de philosophie au cégep, par le programme que les professeurs se doivent de respecter, ne permettent pas l'expression et la confrontation des idées de chaque étudiant. La théorie apprise dans les cours ne trouve son aboutissement et son sens que dans sa pratique; le processus philosophique débute par la réflexion qui le fait naître, mais ne parvient à s'exprimer que par la discussion et l'opposition d'une idée avec une autre. Une théorie qui survit à la critique ou qui s'en voit transformée n'en ressort que plus forte et plus assurée.

Après quelques tentatives découragées de discuter à plusieurs dans un café de Longueuil, nous avons dû trouver un autre endroit pour nous rencontrer. L'ambiance peu propice à la discussion, la musique assourdissante ainsi que les serveurs qui souhaitaient laisser la place à de nouveaux clients ont beaucoup contribué à l'abandon de cette tradition européenne; le lieu de nos discussions ne serait donc pas un café. Il devint une librairie (quoi de plus propice à la philosophie?). Depuis lors, le

* Ce projet nous a été insufflé en cours par notre professeur de philosophie, Ghyslaine Guertin qui, depuis le début, nous a soutenus et accompagnés.

café philosophique que nous dirigeons, se déroule au *Discours lu*, 32 Lemoyne Ouest, à Longueuil sur la Rive-Sud. Le local y est généreusement mis à notre disposition les premier et troisième mardis du mois après les heures d'ouverture, soit dès 18 h 30; les réunions ne se limitent plus aux étudiants : on y retrouve également des professeurs et des philosophes de tous âges. Recevant entre quinze et vingt étudiants par rencontre, la librairie accueille à bras ouverts tout nouvel intéressé, sans aucune discrimination et impose comme seule règle de conduite le respect.

Les participants sont tous intéressés par la philosophie et partagent une passion commune : la recherche de la vérité. Nul ne prétend la posséder, et chacun aspire à s'en rapprocher le plus possible. Se basant sur des auteurs philosophiques étudiés à l'intérieur des cours ou suite à des lectures personnelles, les participants développent une discussion philosophique dans une ambiance conviviale. Le nombre de participants augmente à chaque rencontre, au rythme du bouche à oreille et de la discrète publicité que nous nous permettons.

Notre expérience du café philosophique allait se répandre jusqu'en France, où se préparait l'événement *Citéphilo '97*. Ce colloque ouvert à tous comportait plus d'une cinquantaine de conférences et de débats. Appuyés par plusieurs institutions d'études supérieures, les organisateurs ont fait de la ville de Lille, le centre philosophique de l'Europe pour la semaine du 14 au 22 novembre 1997.

Les débats ont fait salle comble. Ils ont présenté des idées parfois agitées, quelquefois troublantes, mais toujours axées sur la chose philosophique : aimer connaître. Dans le même esprit, de nombreux auteurs se sont prêtés aux questions du public, après avoir résumé leur œuvre et en avoir développé les principaux sujets. Tous ces philosophes venaient partager leur point de vue et leur position à propos de sujets aussi nombreux que complexes, tels la république, le philosophe et les pouvoirs, la gratuité ne vaut plus rien, la science peut-elle décrire le monde... L'homme a été mis à l'avant-plan, étudié, découpé,

détruit et reconstruit. Ils s'est retrouvé aux deux extrémités de la loupe, autant observateur qu'observé, objet que sujet.

Les amateurs, tout comme les professeurs et les étudiants, écoutaient avec une attention soutenue. La vulgarisation était de mise lors de ces discours, et démontrait d'ailleurs le but premier de *Citéphilo* : ouvrir la philosophie au monde, inciter les gens à réfléchir et à s'interroger.

Le samedi 15 novembre, nous étions invités à l'une des conférences intitulée : *Besoin de philosophie?* La problématique : si on considère la popularité des cafés philosophiques et l'importance accordée à la réflexion philosophique dans les institutions d'enseignement, peut-on affirmer qu'il y ait une résurgence de la philosophie? Qu'est-ce qui incite quelqu'un à faire de la philosophie? Animée par Nicolas Truong, les invités étaient Jean-Michel Besnier, Annie Leclerc et Ghyslaine Guertin ainsi que nous-mêmes, Sylvain Goudreault, Jean-Nicolas Paul, Mathieu Lacourse et Audrey Fréchette.

Axée sur les origines de l'interrogation philosophique, notre présence se justifiait par notre détermination à mener à bien notre projet de café philosophique sans aucun modèle, d'une initiative motivée par la passion de la réflexion. Exprimant notre insatisfaction face à certains cours de philosophie, nous avons voulu exprimer la profondeur du besoin de philosopher, liée au mal existentiel qui découle de l'incertitude et du doute. Chaque café philosophique possède son propre esprit et ses aspirations, le nôtre se distingue par son intimité et sa spontanéité. Par la discussion philosophique, nous prenons notre place dans le monde, non par obligation ou par coïncidence, mais par choix.

Notre expérience en France, aussi passionnante qu'enrichissante, nous a permis de constater nombre de différences; pourtant, malgré tout, les questions restent les mêmes et les réflexions semblables. Liés par l'esprit sinon par l'appartenance, il existe un mutualisme évident dans les aspirations et une similarité dans la pensée. Où qu'il soit, l'homme demeure le même et ce n'est que par le langage qu'il peut aller plus loin que lui-même.

Instrument de la pensée, le langage constitue l'unique source de concepts, le seul moyen par lequel on peut comprendre et communiquer. Simple dans son intention mais complexe en son expression, il représente le pont entre deux êtres, le terrain connu où se rejoignent les idées et divergent les opinions. Là où tout commence et où tout s'arrête se retrouvent face à face des hommes, chacun seul dans son monde avec le désir, le besoin d'en exploiter les ressources, d'en étendre les frontières.

Nous avons pu constater lors de notre séjour à Lille que la culture a une influence dans l'usage de la parole, fait explicitement démontré par plusieurs différences dans l'expression même du langage. Pouvons-nous risquer une interprétation? La mentalité française prescrit une constance et une rigueur dans le maintien comme dans la rhétorique qu'ils emploient : les apparences autant que le message sont indissociables; la forme se doit d'épouser le contenu, la structure y est très rigide. La complexité du verbe y est prisée et admirée, comme représentant la qualité de l'esprit du locuteur. Chaque mot est exhaustivement pondéré et choisi comme étant le plus juste; l'éloquence démarque une personne d'une autre.

Par contre, nous voyons la mentalité québécoise comme étant tout autre : axée davantage sur le message, elle reflète une pensée plus directe et se veut d'une manière manifeste l'expression de la philosophie très nord-américaine de l'efficacité.

Nous expliquons ces différences, au moyen d'une autre hypothèse, l'isolement géographique du Québec. La France jouit d'une position privilégiée, au milieu d'un choc des cultures européennes; au Québec, une rigueur climatique forçant ses pionniers à l'autarcie a porté ceux-ci à adopter un mode de vie de subsistance, les ressources limitées ne pouvant pas ou peu supporter une classe d'intellectuels. L'éveil philosophique n'a pu se déclarer que plus tard, dans le déclin d'une religion omniprésente depuis la colonisation et qui préconisait des valeurs traditionnelles. La mentalité québécoise est donc teintée de ce pragmatisme se traduisant par un langage plus utile et

économe.

Bien sûr, cette pluralité du langage ramène à la surface le très actuel débat sur la vulgarisation de la philosophie. Doit-elle être exclusive à une poignée d'intellectuels qui se nomment philosophes de métier, ou est-elle ouverte à la plèbe mue par une implacable curiosité? Selon nous, la question est plus simple encore : doit-on connaître pour penser? La philosophie est un incessant mais inexorable processus et non pas une fin en soi. La réflexion lui prête vie, elle en constitue le moyen, tandis que la connaissance représente son outil.

La vulgarisation se veut tout sauf vulgaire, elle constitue le premier pas dans l'univers abstrait. Il est certain qu'il faut donner une direction à la réflexion, mais une connaissance superficielle suffit amplement à percer le carcan de la conformité pour ouvrir l'esprit, pour lui offrir les possibilités que le vide d'un cogito mis à nu vient épouser. La philosophie est intrinsèque en elle-même, de par ses buts et par ses fondements comme par sa nature; elle part du néant que l'existence vient remplir, tout le reste n'est que circonvolution de la pensée qui bâtit les tours de logique, dont les plus solides ont résisté au temps et dont l'homme s'inspire pour progresser. Cependant, ce sont ces mêmes tours de logique dont on vante tant les mérites qui parfois freinent les idées avant leur naissance : au moment où on voit une œuvre comme une doctrine, à l'instant où une idée devient une vérité, la philosophie cesse d'exister, elle retourne quelque part derrière pour s'appeler une philosophie. Un système peut paraître génial sans nécessairement être absolu; douter de tout et tout croire dispense de réfléchir.

De même, l'esthétique du verbe n'est pas non plus primordiale à la philosophie. Bien sûr, un tel outil bien acéré peut permettre de gagner du temps et d'utiliser plus sciemment les concepts, il reste que la réflexion demeure la même quel que soit l'artifice. Le message ne tient aucun compte du messenger ni de sa forme; lorsque la philosophie devient une activité de groupe, elle ne s'afflige aucunement de l'habileté du verbe et n'y voit que la sagesse de l'idée ou de l'argument. Le fond y doit

prendre toute la place et y être glorifié; il n'est pas un prétexte. Faire de la philosophie un trône voile la pensée et corrompt l'esprit; et se proclamer philosophe ne permet pas de se l'approprier, d'en limiter la pratique ou d'en contrôler les accès: d'autant plus que la chose philosophique a toujours été au-dessus de l'homme, éloignée de sa compréhension comme elle rejoint son existence. C'est à chacun de tenter de se l'approprier comme ce l'est d'admettre que l'autre a tout aussi raison.

Nous représentons une jeunesse en constante évolution, une force qui ne peut aller que de l'avant, avec toute la vigueur et le cœur d'un esprit face à lui-même. Ce n'est qu'en se détachant de soi qu'il devient possible de vraiment se connaître, car c'est là que réside le but premier; Emerson a dit : «Chaque homme m'est supérieur en quelque manière, et je m'instruis auprès de lui». Nous sommes chacun seul, et pourtant ensemble nous parvenons à atteindre un sommet que seule l'unité connaît. Les cafés philosophiques, tout comme *Citéphilo*, en sont de parfaits exemples. Pas de restriction, pas de limite; la philosophie reste à la portée de tous ceux qui ont le courage d'y faire face. Déjà, les organisateurs mettent sur pied la seconde édition de *Citéphilo*, prévue pour l'automne 1998; le besoin reste donc très actuel.

Mathieu Lacourse et Sylvain Goudreault
Avec la collaboration de Jean-Nicolas Paul et
d'Audrey Fréchette, Collège Édouard-Montpetit

Remerciements :

L'Office franco- québécois pour la jeunesse (OFQJ), Le Fonds de développement du collège Édouard-Montpetit, la Direction des Services aux étudiants du collège Édouard-Montpetit; la Librairie coopérative Édouard-Montpetit; l'Association des parents du collège Édouard-Montpetit; le député de Vachon, David Payne, de l'Assemblée nationale; la Caisse populaire de Richelieu; Ghyslain Lebel, député de Chambly; Astral portes et fenêtres; Forgénie. Notre visite en France n'aurait jamais été possible sans leur soutien, ni sans celui de Gilbert Glasman et Marcel Saint-Pol, organisateurs de la semaine européenne de la philosophie qui ont fait de Citéphilo '97 un réel succès.

Merci à François Ismert, réalisateur de «L'oiseau de minerve»(Radio-Canada, MF) pour nous avoir invités à participer à une émission intitulée «Jeunesse et Philosophie», conçue et animée par Gad Soussana.